avait obtenu l'autorisation de recevoir des visites. Celles que lui faisait Mme de Puisieux étaient particulièrement fréquentes; un jour elle arriva très-parée; Diderot se douta que cette toilette extraordinaire n'était pas exclusivement en l'honneur du pauvre prisonnier: « Vous avez des projets? » Mme de Puisieux avoua qu'elle se rendait à une fête. « Où? — A Champigny. — Seule? — Tout à fait. — Vous m'en donnez votre parole. — Je vous la donne. — Très-bien. » Quelques heures après, Diderot franchit l'enceinte du parc, prend sa course comme un écolier, vole à Champigny, et voit Mme de Puisieux en tête-à-tête avec un amant. Il revient, escalade les murs pour se remettre en prison, mais son cœur avait recouvré sa liberté : il rompit pour jamais avec son indigne maîtresse.

Cependant Diderot s'ennuyait d'être enfermé à Vincennes. Il voulut interroger le sort, afin de savoir à quelle époque il serait mis en liberté. Dans une lettre adressée le 3 septembre 1762 à Mlle Voland, il raconte lui-même cette tentative au moins étrange de la part d'un esprit fort. Il est vrai qu'il n'employa pas un procédé vulgaire : « J'avais un petit Platon dans ma poche et j'y cherchai à l'aventure quelle serait la durée de ma captivité, m'en rapportant au premier passage qui me tomberait sous les yeux. J'ouvre et je lis au haut d'une page : *Cette affaire est de nature à fuir promptement*. Je sourds, et un quart d'heure après j'entends les clefs ouvrir les portes de mon cachot : c'était le lieutenant civil Berryer qui venait m'annoncer ma délivrance pour le lendemain. »

Diderot était resté trois ans à Vincennes. Il en sortit en 1754, et retrouva sa prodigieuse activité en même temps que la témérité grandiose de ses conceptions. Aimant les idées pour les autres aussi bien que pour lui-même, il n'avait pas de passion plus vive, après celle de les acquérir, que de les répandre et de les communiquer.

Ce fut à cette époque, et sous l'empire de ce besoin d'expansion et de prosélytisme, qu'il conçut le plan de l'*Encyclopédie*, magnifique monument littéraire et scientifique qui suffirait à la gloire de son nom.

Dans la préface de cet autre monument que nous avons, à notre tour, entrepris d'élever à la gloire du XIXe siècle, nous avons apprécié à grands traits le travail et la vie de celui qui fut notre glorieux précurseur. Nous n'avons pas dès lors à nous étendre ici sur cette œuvre immense; disons seulement qu'il s'associa particulièrement d'Alembert, qui en fut avec lui le principal auteur, puis une foule d'autres écrivains parmi lesquels il faut compter les plus illustres du temps.

Diderot seul, peut-être, dans son siècle, avait une trempe d'âme et de génie assez forte pour ne pas succomber sous le poids d'une tâche aussi immense, et qui l'occupa sans l'absorber pendant plus de trente années. Il s'était chargé des articles d'histoire, de philosophie, d'arts mécaniques, etc., en même temps qu'il devait, avec d'Alembert, revoir tout le travail de leurs collaborateurs. Son aptitude véritablement encyclopédique suffit à tout. Initié à toutes les sciences et à toutes les pratiques de son temps, doué d'une incroyable puissance d'intuition qui lui permettait d'apprendre avec rapidité ce qu'il ignorait, possédant une faculté merveilleuse de parole *et* de style, un fonds inépuisable d'idées, une fécondité et une facilité presque sans exemple, il n'était étranger à aucune des branches que peuvent embrasser les connaissances humaines : mécanique, géométrie, mathématiques, philosophie, théologie, morale, recherches d'érudition, arts, musique, poésie, théâtre, métaphysique, philologie, tout était de son domaine. Faut-il insister aussi sur la passion qu'il montre dans son œuvre pour les arts mécaniques? Cette passion était essentiellement philosophique et révolutionnaire, hostile à l'ancien régime et à toutes ses chinoiseries aristocratiques. C'était la réhabilitation éclatante du travail, de l'industrie, tenus jusqu'alors dans un mépris stupide et barbare. En s'efforçant d'une manière directe et efficace de relever de leur abjection séculaire les races utiles, les classes moyennes et les classes populaires, ces vaches nourricières de la société, ce grand génie, si pratique dans ses audaces, savait bien quel coup il portait à la vieille caste sacerdotale et aristocratique.

Ses contemporains ne pouvaient se lasser d'admirer la puissance de ce large cerveau toujours en travail d'élaboration et d'enfantement. « C'était, écrit Grimm, la tête la plus naturellement encyclopédique qui ait existé. » — « Tout est dans la sphère d'activité de son génie, a dit de son côté Voltaire. Il passe des hauteurs de la métaphysique au métier d'un tisserand, et de là il va au théâtre, etc. » On connaît enfin le beau mot des *Confessions*, noble parole d'un ennemi resté impartial : « A la distance de quelques siècles du moment où il a vécu, cet homme paraîtra un être prodigieux; on regardera de loin cette tête universelle comme nous regardons aujourd'hui la tête des Platon et des Aristote. » Avec un tel génie, il lui fallut encore une persévérance et un courage inébranlables pour diriger et mener à bien une aussi vaste et difficile entreprise, braver les clameurs, les injures, les menaces, les dénonciations d'un parti soi-disant religieux, ennemi du progrès des sciences, et risquer vingt fois la perte de sa liberté et peut-être même de sa vie.

M. Génin retrace en ces termes les mille difficultés que l'immortel penseur eut à vaincre : « Les jésuites, qui ont la rage de se fourrer partout où ils prévoient la puissance, avaient voulu s'introduire aussi dans l'*Encyclopédie*, pour travailler à la partie théologique, et se mettre avec Diderot, puisque Diderot n'avait pas voulu se mettre avec eux. Leur concours avait été refusé net : on n'avait pas voulu d'eux, pas plus que des jansénistes. Alors le cri de ralliement contre l'*Encyclopédie* fut *impiété* et *irréligion*. La meute aboyante n'attendit pas même l'apparition de l'ouvrage pour le diffamer. Abraham Chaumeix, ancien convulsionnaire de Saint-Médard, publia ses *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie*. Vint ensuite la *Religion vengée* ou *Réfutation des auteurs impies*, en 20 volumes, du P. Hayer, récollet. Un père jésuite, nommé Le Chapelain, dans un sermon prononcé devant le roi, fulmina contre l'*Encyclopédie*. Le théatin Boyer, ancien évêque de Mirepoix, le célèbre inventeur des *billets* de confession, ne manqua pas aussi de prendre parti pour les ténèbres contre la lumière. C'était un homme puissant; il tenait la feuille des bénéfices. » Quelque redoutables que fussent les haines soulevées contre l'*Encyclopédie*, rien ne put empêcher Diderot de terminer ce monument immortel dont les siècles à venir admireront les vestiges comme de nos jours nous admirons les débris sacrés du Parthénon. Cependant l'infatigable lutteur éprouva la douleur amère de l'espèce d'abandon où finit par le laisser d'Alembert. Et ici nous ne pouvons nous empêcher de chercher les causes qui ont motivé cette retraite. « Je suis excédé des avanies et des vexations de toute espèce que cet ouvrage nous attire, écrivait d'Alembert à Voltaire le 11 janvier 1758. Les satires odieuses et infâmes que l'on publie contre nous, et qui sont non-seulement tolérées, mais protégées, autorisées, applaudies, commandées par ceux-là mêmes qui ont l'autorité en main; les sermons ou plutôt les tocsins que l'on sonne à Versailles contre nous, en présence du roi, *nemine reclamante;* l'inquisition nouvelle et intolérable que l'on veut exercer contre l'*Encyclopédie* en nous donnant de nouveaux censeurs plus absurdes et plus intraitables qu'on n'en pourrait trouver à Rome, toutes ces raisons, jointes à les sieurs autres, m'obligent à renoncer à ce maudit travail. » Mme de Vandeuil attribue la retraite de d'Alembert à des motifs d'intérêt; nous ne saurions partager cette opinion. Voici la vérité. D'Alembert aimait son repos, et le motif qu'il donne à Voltaire est le seul qui puisse être accepté comme raison déterminante de sa retraite. Ne sait-on pas, du reste, que, du côté du caractère et de la volonté, le pauvre d'Alembert était loin d'être taillé en Romain? Ses déplorables complaisances pour les impatiences érotiques de Mlle de Lespinasse l'ont surabondamment prouvé. Sans cette excuse de la faiblesse de caractère, le procédé de d'Alembert n'eût pas été seulement sordide, il eût été lâche et odieux, et Diderot n'aurait jamais trouvé assez de mépris pour flétrir une pareille conduite; or, parlant de d'Alembert, il écrivait à Voltaire après la séparation : « Nous n'en sommes pas moins bons amis. »

Quoi qu'il en soit, Diderot resté seul continua son œuvre avec une fermeté que ne purent ébranler ni les persécutions du pouvoir ni les sollicitations de l'amitié. Il eut en effet à se défendre contre les unes et contre les autres. Pendant que l'on organisait pour l'*Encyclopédie* une censure préalable, mille fois plus odieuse que celle dont Diderot avait eu jusqu'alors si souvent à se plaindre, Voltaire, découragé lui-même par les obstacles apportés en France à la liberté de penser, l'adjurait d'abandonner cette patrie ingrate et d'aller terminer en Russie le monument de civilisation que renoussait cette France pour laquelle il avait été édifié. Dans notre préface, nous avons dit comment la trahison indigne de son libraire, Le Breton, qui avait fait clandestinement altérer les épreuves après le bon à tirer pour donner à l'ouvrage une direction cléricale, lui avait fait épuiser la coupe d'amertume sans la lui faire rejeter cependant.

« Pendant trente ans qu'il travailla à l'*Encyclopédie*, dit à ce propos M. Génin, Diderot ne connut pas un jour de repos ni de sécurité. Lui seul probablement, de tout son siècle, avait reçu de la nature une trempe assez énergique pour résister et porter le fardeau jusqu'au bout. Diderot n'eût-il pas fait autre chose, la célébrité de son nom serait justifiée, et il conserverait des droits éternels à la reconnaissance de la philosophie. »

Un travail aussi étendu aurait écrasé un esprit moins vigoureux et moins fécond. Diderot n'en sentait pas, pour parler ainsi, le poids, ou du moins il le portait avec une telle aisance qu'il n'en éprouvait aucune fatigue. Il trouvait même le secret de réserver pour d'autres travaux une partie de ses forces. Nous le voyons, pendant qu'il travaille à l'*Encyclopédie*, publier successivement plusieurs ouvrages qui marquent de plus en plus sa trace dans le XVIIIe siècle. C'est ainsi qu'il donne tour à tour : *Jacques le fataliste*, la *Religieuse* et le *Neveu de Rameau*, que la France avait perdu de vue quand Gœthe, au commencement de ce siècle, le révélait à l'Allemagne avec des accents d'admiration et d'enthousiasme. En même temps qu'il créait le roman philosophique, Diderot inaugurait le drame moderne par son *Fils naturel* et son *Père de famille;* ainsi son prosélytisme ingénieux trouvait la forme la plus populaire pour vulgariser les grands enseignements de la philosophie de la nature. Enfin, il fondait la critique d'art par ses études sur les peintres de son temps.

Vers cette époque, le père de Diderot, qui se faisait vieux, témoigna à son fils le désir d'embrasser sa bru et sa petite-fille. Mme Diderot partit sur-le-champ avec son enfant pour Langres, où elle fit un nouveau séjour de trois mois. Cette seconde absence fut l'occasion d'une nouvelle infidélité. Diderot, qui avait alors quarante-six ans, fit la connaissance de Mlle Voland, femme sensée, avec laquelle il eut une *Correspondance* des plus intéressantes bien que souvent interrompue, et qui va du mois de mai 1759 au mois de septembre 1774. « De tous les écrits de Diderot, dit M. Génin, c'est peut-être le plus amusant et le plus intéressant, car c'est là qu'on apprend le mieux à connaître l'homme; c'est le vrai miroir de Diderot; il s'y montre naïvement avec tous ses défauts et toutes ses qualités : philosophe, poète, artiste, homme d'esprit, bonhomme, convaincu de ses forces et de son mérite et bavard... oh! bavard par-dessus tout. Les anecdotes peuvent toujours, racontées avec une verve inépuisable. Ce sont les mémoires les plus piquants sur le XVIIIe siècle... Que ne trouve-t-on pas dans ces lettres? Des contes graveleux à côté d'une tirade sur la morale; un dialogue incroyable sur le grand lama et ses reliques auprès d'une dissertation sur les arts. C'est l'image fidèle de la tête de celui qui écrit. »

Outre ses talents incomparables et son énergie morale, Diderot se recommandait encore par la noblesse de son caractère : bon, sensible, généreux, passionné pour sa famille et ses amis, accueillant, consolant et assistant de sa plume ou de sa bourse tous les malheureux connus et inconnus qui se présentaient à lui, pleurant à la vue ou au récit d'une belle action, à la lecture d'une belle page, l'âme ouverte à tous les enthousiasmes et à toutes les nobles pensées, simple dans ses mœurs, pauvre et content de sa pauvreté, sans ambition, sans envie, il réalisa dans une certaine mesure l'idéal du philosophe et de l'homme de bien. Dans le commerce de la vie, il se faisait aimer par toutes les qualités qui le distinguaient comme écrivain : un abandon plein de charme, la naïveté, la bonhomie, la témérité des sentiments, l'élan, l'enthousiasme, la spontanéité, la verve inépuisable, l'originalité et l'éloquence. La facilité plus que généreuse avec laquelle il mettait sa plume, son génie et son temps au service de tous ceux qui venaient la solliciter est restée célèbre, et l'histoire de la littérature n'en offre pas un pareil exemple.

« Cet homme, l'un des plus éclairés du siècle, était encore, a dit Marmontel, l'un des plus aimables; et sur ce qui touchait à la bonté morale, lorsqu'il en parlait d'abondance, je ne puis exprimer quel charme avait en lui l'éloquence du sentiment : toute son âme s'était dans ses yeux, sur ses lèvres; son physionomie n'a mieux peint la bonté du cœur. »

Au collége d'Harcourt, il faisait, nous l'avons dit, les devoirs de ses camarades les plus faibles. Hors du collége, Diderot continua de faire les devoirs des autres : il travailla pour Grimm, pour l'abbé Raynal, pour bien d'autres qu'on ne sait point. Raynal venait lui demander quelques morceaux de philosophie oratoire pour renforcer son livre. Diderot saisissait la plume, et il écrivait ainsi un bon quart de l'*Histoire philosophique*. Il ne s'interrompait parfois que pour dire à son ami : « Qui osera signer cela?— Moi, moi, répondait l'abbé; eh! allez toujours. » Mme de Vandeuil possédait un manuscrit de l'*Histoire philosophique* où se trouvaient indiqués tous les fragments fournis par son père. Si ce manuscrit existait encore, il serait intéressant à consulter; mais on peut jusqu'à un certain point *y suppléer* par une lecture un peu sérieuse du livre lui-même : il n'est pas difficile de reconnaître Diderot.

Un autre livre aujourd'hui devenu fort rare et qui établit d'une façon irréfutable cette collaboration désintéressée que si souvent a prêtée Diderot, c'est un exemplaire de l'*Eloge de Fénelon* écrit par Pezay et qu'Andrieux avait annoté de sa main.

Il s'agit d'un *Eloge de Fénelon* que l'Académie avait donné au concours en 1771. Le prix fut remporté par La Harpe, au grand désespoir du marquis de Pezay, qui avait aussi envoyé son *Eloge*. Le marquis écrivain, très-vexé, lança quelques lardons contre son heureux rival, qui riposta par la petite biographie suivante : « Ce M. de Pezay, qui a été mon camarade de collége, l'était pas né sans esprit. Il a même de la facilité à se plier à plusieurs objets, et de l'activité pour les suivre; mais l'amour-propre le plus fou a tout gâté. C'est un exemple frappant du danger des prétentions : il n'est pas gentilhomme, et il se fait appeler marquis; il ne sait pas la syntaxe, et il écrit des volumes; il ne sait pas le latin, et il traduit. Il était né pour avoir de l'agrément, et il déplaît dans le monde par un excès d'affectation. Les gens de lettres n'ont pas d'ennemi plus dangereux que cette espèce d'hommes qui veulent être écrivains malgré la nature et le public. »

C'est de ce personnage ridicule que Rulhière a dit :

> Ce jeune homme a beaucoup acquis
> Beaucoup acquis, je vous assure :
> Il s'est fait poète et marquis,
> Et le tout malgré la nature.

Tel est le portrait du marquis de Pezay, du candidat au prix académique, lequel, dans cette circonstance, eut recours, lui aussi, à la veine inépuisable de Diderot. Au milieu de pages sans valeur qui devaient rendre si facile le triomphe de La Harpe, la plume, la griffe de Diderot s'annonce au moment où Fénelon vient d'être nommé précepteur de l'héritier présomptif de la couronne du grand roi.

Citons ce morceau; Diderot s'y montre tout entier : « La scène change, le particulier n'est plus : l'homme d'Etat va paraître dans M. de Cambrai. Le dépôt le plus précieux de la nation est en ses mains; c'est à lui qu'il est donné de préparer le ressort de la félicité ou de la désolation d'un grand peuple. Ce n'est pas sans terreur qu'un homme entre dans un tel ministère, même quand il en est digne. Quel rôle effrayant, en effet, d'avoir à répondre à vingt millions d'hommes de la vertu d'un seul; mais d'un seul dont un caprice peut influer sur le sort de tous; d'un seul dont un vice peut bouleverser des empires, un défaut faire ruisseler le sang, une fantaisie troubler le monde! Comment dormir ainsi quand on est garant de tout, aux yeux d'un public sévère; d'un public qui vous rend responsable du possible et de l'impossible, qui s'en prendra à vous des suites d'une organisation imparfaite qu'il ignore, comme d'un mauvais pli que vous aurez donné ou laissé prendre, des torts de la nature comme des vôtres, et qui, dans cette rigueur extrême, est encore juste, parce que la nature, quand elle est jeune, n'a point de défauts que l'éducation ne puisse jusqu'à un certain point corriger? Que puisse un courage qui suffise, lorsqu'à ces dangers inhérents à notre essence vient se joindre la foule des institutions fausses, des vieux préjugés et des vieux abus; quand il faut combattre à la fois les vices de l'humanité et ceux des lois, le poison du cœur humain et le venin des cours; quand tout, jusqu'au despotisme de l'étiquette, conspire à renouveler les têtes de l'hydre qu'il faut abattre ?

« De quel œil M. de Cambrai dut-il envisager cette multitude d'absurdités, jugées indispensables, de minuties graves, mais établies, mais consacrées comme bases de l'éducation des princes! A quel monstrueux aveuglement réserve-t-on des infortunés qui n'ouvrent les yeux que pour assister à un culte idolâtre de leur personne; des enfants qui, dès qu'ils commencent à ouvrir les yeux, voient des hommes prosternés devant eux, c'est-à-dire l'humiliation de toutes les forces en présence de toutes les faiblesses! Quelle doit être leur première idée, dès qu'ils ont pressenti le respect superstitieux d'une nourrice tremblante, osant à peine toucher aux langes de ces êtres débiles qui leur doivent la substance qui les fait vivre ?

« La nature veut que l'enfant souffre; elle le veut, pour que la commisération soit sa première leçon, et que sa sensibilité se développe mieux peint la bonté du cœur. »

Au collége d'Harcourt, il faisait, nous l'avons dit, les devoirs de ses camarades les plus faibles. Hors du collége, Diderot continua de faire les devoirs des autres : il travailla pour Grimm, pour l'abbé Raynal, pour bien d'autres qu'on ne sait point. Raynal venait lui demander quelques morceaux de philosophie oratoire pour renforcer son livre. Diderot saisissait la plume, et il écrivait ainsi un bon quart de l'*Histoire philosophique*. Il ne s'interrompait parfois que pour dire à son ami : « Qui osera signer cela?— Moi, moi, répondait l'abbé; eh! allez toujours. » Mme de Vandeuil possédait un manuscrit de l'*Histoire philosophique* où se trouvaient indiqués tous les fragments fournis par son père. Si ce manuscrit existait encore, il serait intéressant à consulter; mais on peut jusqu'à un certain point *y suppléer* par une lecture un peu sérieuse du livre lui-même : il n'est pas difficile de reconnaître Diderot.

On voit là les idées de Diderot sur l'éducation; il pensait de nos vices ce que Sénèque en dit dans sa 124e lettre : « Il faut approndre la vertu; il y a un art de faire le bien. Tu te trompes, si tu penses que nos vices naissent avec nous; ils nous sont survenus : on nous en a remplis. »

Voilà les belles pages, les saines pensées, les vues généreuses que Diderot jetait insouciemment au vent comme les feuillets de la sibylle; et le marquis de Pezay signait tout cela. Combien de ces pages sont perdues dans des livres oubliés du XVIIIe siècle! Le nombre en est incroyable, et ce serait un curieux et utile travail que de les en extraire. Evidemment on ne pourrait que les deviner, sans être certain de tomber juste, car toutes ne se trouveraient pas, comme dans l'espèce, certifiées par Andrieux, sur le témoignage de Naigeon. Mais ce que personne n'ignore, c'est la part active qu'il prit à la rédaction des livres de son ami le baron d'Holbach, cœur de la même trempe que lui, qui ne tenait à répandre ses idées que pour le plus grand bonheur du genre humain, et cela sans s'inquiéter s'il en recueillerait de la gloire. Il eut en Diderot un de ses plus utiles collaborateurs. Aussi était-il peu d'hommes que d'Holbach estimât autant qu'il estimait Diderot. Leurs cœurs, comme leur esprit, étaient faits pour s'entendre. D'Holbach caractérisait son ami d'un mot très-fin. Comme Diderot prêtait, disait-il, mieux, donnait facilement et sans même s'en apercevoir, son esprit, son imagination et ses connaissances à ceux avec qui il s'entretenait, et qu'il supposait à tous les hommes les principes de probité et de générosité selon lesquels il se conduisait, d'Holbach lui disait avec un grand sens : « Vous êtes l'homme le plus heureux que je connisse; vous n'avez jamais trouvé ni un sot ni un fripon; j'ajouterai même que vous n'avez jamais lu un mauvais livre, car, à mesure que vous le lisez, vous le refaites. » Cette appréciation de d'Holbach, telle qu'elle est exprimée, ne doit pas être textuelle ou plutôt ne dit pas tout ce qu'elle veut dire; la conséquence ne répond pas exactement aux prémisses. Il faudrait : « Quand vous êtes en présence d'un fripon ou d'un sot, que vous lui donnez des préceptes de loyauté ou de jugement, vous le croyez aussi honnête et aussi spirituel que vous. »

Cette opinion de d'Holbach, Marmontel la partage quand il écrit :

« L'un des beaux moments de Diderot, c'était lorsqu'un auteur le consultait sur son ouvrage. Si le sujet en valait la peine, il fallait le voir s'en saisir, le pénétrer, et d'un coup d'œil découvrir de quelles richesses et de quelles beautés il était susceptible. S'il apercevait que l'auteur remplît mal son objet, au lieu d'humilier, il relevait, il ranimait sa tête ce que l'auteur avait manqué. Etait-ce une pièce de théâtre, il y jetait des scènes, des incidents nouveaux, des traits de caractère; il voyait avoir entendu ce qu'il avait rêvé, il nous vantait l'ouvrage qu'on venait de lui lire, et dans lequel, lorsqu'il voyait le jour, nous ne retrouvions presque rien de ce qu'il en avait conçu. »

L'*Histoire des Salons* de Diderot témoigne à la fois de son étonnante facilité et de son extraordinaire obligeance. Grimm l'avait prié de rendre compte pour lui de l'exposition des tableaux en 1764; au lieu d'une lettre, son ami lui envoya un volume. Le correspondant des princes d'Allemagne ne se montrait pas tout d'abord satisfait de cet envoi; mais, après avoir la le volume de Diderot, il en fut émerveillé, étonné, stupéfait. Et Diderot, pour continuer d'obliger son ami, fit le même travail pendant les trois années qui suivirent, de 1765 à 1767. Il y passait ses nuits, chaque année, pendant plus de quinze jours, remplissant de style et d'idées, suivant l'expression de Grimm, plus de cent pages. « J'en jure sur mon âme, s'écrie celui-ci, aucun homme n'a fait et ne fera pareille chose! » Il faut noter que Diderot avait alors plus de cinquante ans, et aussi que, dans ce temps même, Grimm, pour lui, qui s'imposait ce grand travail, ne se conduisait pas toujours au mieux envers lui.

Diderot, indépendamment des *Salons*, fit ainsi plusieurs pages de la *Correspondance de Grimm*. Sa bonté était inépuisable, et l'universalité de ses connaissances et de ses aptitudes étonnait le beau jeu à ceux qui venaient emprunter des rayons à ce soleil. Il était très-lié avec Grétry, qui faisait grand cas de son jugement et de ses conseils. C'est à lui que l'on doit le trio pathétique et harmonieux du second acte de *Zémire et Azor*. « J'avais déjà fait ce morceau deux fois, dit Grétry, lorsque Diderot vint chez moi. Il ne fut pas content sans doute; mais, ne pouvant approuver ni blâmer, il se mit à déclamer ainsi :

> Ah! laissez- moi, laissez- moi la pleu r er.

Je substituai des sons au bruit déclamé de ce début, et le reste du morceau alla de suite. »

« C'est l'amphitryon intellectuel de l'époque, dit M. Pascal Duprat : il tient table ouverte; chacun vient s'y asseoir, et tous s'en vont satisfaits. »

Diderot ne rendait pas seulement service aux hommes de génie, ses amis; il était tout à tous, et aux plus petits, avec une non moins inépuisable complaisance qu'aux plus grands. Son temps, sa peine et ses idées furent toute sa vie au service du premier venu. « Les trois quarts de sa vie, dit sa fille, ont été employés à secourir tous ceux qui avaient besoin de sa bourse, de ses talents et de ses démarches; j'ai vu son cabinet, pendant vingt-cinq ans, n'être autre chose qu'une boutique où les chalands se succédaient. Cette facilité avait souvent bien des inconvénients; il eut quelques amis du mérite le plus rare; mais les hommes de génie connaissent trop bien le prix du temps pour le dérober à leurs semblables; sa porte, ouverte à tous ceux qui frappaient, amena des personnages qui auraient dû le dégoûter de se laisser ainsi dérober son repos et son travail. »

Une femme vint tourver Diderot un matin : « Monsieur, lui dit-elle, j'ai été la maîtresse du duc de La Vrillière, et je suis dans la dernière misère. Je voudrais une pétition qui touchât le cœur de mon ancien amant. » Diderot, qu'aucune tâche n'effraye, lui dit : « Asseyez-vous un instant, madame, nous allons essayer. » Monseigneur, tant que j'ai pu vivre des » présents de votre tendresse, je n'ai point im » ploré votre pitié; mais, de toute la passion » que vous m'avez montrée, il ne me reste » que votre portrait. Demain, si vous ne sou » lagez ma misère, je serai obligée de le ven » dre pour avoir du pain. » Le duc envoya cinquante louis. Quelques années après, la pauvre femme revient plus désolée que jamais; cette fois il s'agit de lui procurer l'entrée des Incurables. Diderot se remet à écrire : « Monseigneur, l'infortunée que vous » avez aimée va rendre le dernier soupir dans » un galetas. Je ne vous demande pas de pro » longer une existence que vous avez si cruel » lement empoisonnée : je ne désire qu'un lit » aux Incurables pour y mourir. Si vous ne me » procurez cette retraite, honteuse pour tous » deux, je me ferai porter à l'hôpital, j'y mour » rai avec vos lettres à la main, et c'est de » l'hôpital qu'elles vous seront envoyées. » Le succès fut complet : le duc de La Vrillière fit admettre son ancienne maîtresse aux Incurables.

La complaisance et le talent de Diderot étaient si connus, qu'un charlatan vint un jour lui demander un *Avis au public* pour une pommade qui faisait croître les cheveux. « Mon père, dit Mme de Vandeuil, rit beaucoup, mais il écrivit la notice. »

Dans une brochure dédiée à LA MÉMOIRE DE DIDEROT, et publiée, en 1786, par M. de Meister, un Suisse dont la modestie égalait la mérite, l'infatigable bonté de Diderot est ainsi appréciée : « Diderot, y est-il dit, ressemblait à ces fils de famille qui, nés et élevés au sein de la plus grande opulence, croient le fonds de leur richesse inépuisable et ne mettent aucune borne à leur fantaisie, aucun ordre dans leur dépense. A quel degré de supériorité ce génie ne se fût-il pas élevé; à quelle entreprise ses forces n'auraient-elles pas su suffire, s'il les avait dirigées vers un seul objet, s'il eût seulement réservé pour le perfectionnement de ses propres ouvrages les efforts qu'il prodiguait sans cesse à quiconque venait réclamer le secours de ses conseils ou de ses lumières! Ce qu'il n'avait fait d'abord que par bonhomie, par habitude, par je ne sais quel entraînement de caractère, il le fit ensuite par principe. »

Diderot a fait lui-même cette déclaration dans son *Essai sur les règnes de Claude et de Néron* : « On ne me vole point ma vie, je la donne; et qu'ai-je de mieux à faire que d'en accorder une portion à celui qui m'estime assez pour solliciter ce présent?... On ne me louera, j'en conviens, ni dans ce moment où je suis, ni quand je ne serai plus; mais m'en estimerai moi-même et l'on m'en aimera davantage. Ce n'est point un mauvais échange que celui de la bienfaisance contre une célébrité qu'on n'obtient pas toujours, et qu'on n'obtient jamais sans inconvénient. Je n'ai jamais regretté le temps que j'ai donné aux autres; je n'en dirai pas autant de celui que j'ai employé pour moi. »

Diderot, nous l'avons déjà dit à l'occasion de Pezay, ne refusa jamais rien à personne. Il reçut pendant quarante-quatre ans, sans pain, un nommé Fléhot, qui savait les mathématiques et avait une écriture superbe. Il le gardait à dîner, lui donnait des souliers, des habits, de temps en temps la pièce de vingt-quatre sous, intéressait à lui toutes ses connaissances et lui mendiait des pratiques. Il lui procura de la sorte quelques manuscrits à copier, notamment un ouvrage de Damilaville sur la religion et le gouvernement. Ce manuscrit alla chez le lieutenant de police, et on découvrit alors que l'honnête Fléhot était tout simplement un espion de police envoyé par M. de Sartine près de Diderot pour épier ses faits et gestes. Cette aventure fit sur Diderot l'impression qu'on doit s'en attendre : « Malgré que j'en aie, écrivait-il, tous ceux qui me viendront à l'avenir avec des manchettes sales et déchirées, des bas troués, des souliers percés, des cheveux plats et ébouriffés, une redingote de peluche déchirée, ou quelque mauvais habit noir dont les coutures commencent à marquer, avec le visage et le ton de la misère et de l'honnêteté, me paraîtront des émissaires du lieutenant de police. »

Mais, à huit jours de là, Diderot avait tout oublié; il était d'une si excellente nature, qu'il avait beau être victime de sa bonté, jamais il ne voulut s'en corriger ni s'en repentir. Dupé la veille, il était, le lendemain, tout prêt à se laisser duper de nouveau par le premier venu qui voulait en prendre la peine, et il n'en fallait pas prendre beaucoup.

Voltaire écrivait un jour à d'Alembert : « Vous dites que Diderot est un bonhomme; je le crois, car il est naïf. Plus il est bonhomme et plus je le plains d'être dépendant des libraires, qui ne sont point de bonnes gens, et d'être en proie à la rage des ennemis de la philosophie. » Mais tout bonhomme que fût Diderot, il avait une grande fierté, et personne n'a porté plus haut le sentiment de la délicatesse personnelle, ni mieux fait respecter l'indépendance et la dignité de l'homme de lettres. Aucune considération d'intérêt ne l'a jamais plié à supporter un mauvais procédé ni même un mot douteux. Le libraire Panckoucke avait conçu l'entreprise d'une nouvelle édition de l'*Encyclopédie*, disposée dans un nouvel ordre. Diderot avait consenti à se charger du travail. Un matin, M. Panckoucke se présente dans le cabinet de l'écrivain, et, apparemment de mauvaise humeur en ce moment-là, s'abandonne à quelque propos peu mesuré : « Je l'ai laissé aller tant qu'il a voulu, raconte Diderot lui-même, puis, me levant brusquement, je l'ai pris par la main, je lui ai dit : « Monsieur Panckoucke, en quelque » lieu du monde que ce soit, dans la rue, dans » l'église, en mauvais lieu, à qui que ce soit, il » faut toujours parler honnêtement; mais cela » est bien plus nécessaire encore quand on » parle à un homme qui n'est pas plus endurant » que moi et qu'on lui parle chez lui. Allez au » diable, vous et votre ouvrage; je n'y veux » point travailler; vous me donneriez vingt » mille louis et je pourrais expédier votre be » sogne en un clin d'œil que je n'en ferais rien. » Ayez pour agréable de sortir d'ici et de me » laisser en repos. »

Mais revenons à Diderot, semeur d'idées. C'est bien là un des côtés les plus saillants de son caractère.

Non-seulement sa plume était au service du premier venant, mais ses conversations, sa parole, son éloquence, qu'il jetait à tous les vents, et que l'on recueillait comme une manne précieuse. Chaque soir, après un travail de géant, il s'en allait passer quelques heures au café Procope, ce cénacle, ou plutôt ce pandémonium de l'intelligence.

Alors se produisait quelque chose d'extraordinaire. Cette scène demande à être racontée dans ses plus petits détails; émiettons-la. Diderot arrivait généralement au rendez-vous le dernier. Parvenu à un certain âge, il se plaisait dans sa famille. On sait qu'il s'était chargé lui-même de l'éducation de sa fille. La réunion avait lieu dans la salle du rez-de-chaussée à gauche, où se voient encore aujourd'hui les portraits des principaux convives. Diderot entrait et allait occuper sa place à la table du fond, en donnant à droite et à gauche de vigoureuses poignées de main; tous les visages s'épanouissaient à la vue de cette large, bonne, franche et intelligente figure. Sa tasse était toute servie; le garçon versait le café; Diderot aimait à le prendre un peu tiède. il le buvait lentement, à petites gorgées; il le sirotait; les langues marchaient. Il y avait la Voltaire, qui épanchait souvent sa bile contre Fréron, Piron, J.-B. Rousseau; La Mothe, Marmontel, Sainte-Foix, Dorat, le chevalier de Saint-Georges, Naigeon, Grimm, d'Alembert, d'Holbach, de temps en temps, et quelques jeunes nourrissons du Parnasse, qui fournissaient sans doute de nouvelles les feuilles de l'époque. Les conversations, on le devine, étaient très-animées. Diderot gardait le silence. Si quelque étranger avait alors pénétré dans le café Procope, il aurait pris ce personnage paisible pour un bon bourgeois fourvoyé au milieu d'une compagnie de faquins bavards et spirituels. On parlait de politique, de théâtre, des nouvelles du jour, des acteurs et des actrices à la mode. Diderot approuvait ou protestait de la main ou de la tête. Tous les regards étaient fixés sur lui; quand on avait hasardé quelque opinion ou quelque idée qui sortait de l'ordinaire, on tournait l'œil vers le fond, et l'on paraissait se dire *in petto* : « Qu'est-ce que le maître en pense? » Tout à coup Diderot prenait la parole et s'emparait de la conversation, qui devenait sienne; mais cela se faisait tout uniment, sans orgueil, sans fanfaterie, sans ostentation; les idées rayonnaient de ce foyer toujours enflammé; tous les esprits étaient tendus, toutes les oreilles attentives; quelques-uns prenaient des notes, saisissaient au passage un canevas, un plan, une idée, et, le lendemain, Diderot ne paraissait nullement surpris et encore moins froissé de lire, dans toutes les feuilles publiques, la vieille *Gazette* de Renaudot, les *Nouvelles à la main*, le *Mercure*, les *Nouvelles des lettres*, la *Bibliothèque impartiale*, la *Semaine littéraire*, la *Renommée littéraire*, le *Journal des Dames*, etc., des pensées, des articles tout entiers qui étaient de lui et qui étaient signés de son nom; et en lisant ces petits larcins littéraires, saisis *au vol*, l'excellent homme souriait encore; c'était là toute sa vengeance. Il nommait plaisamment ce mouvement de satisfaction *ses droits d'auteur*.

Revenons à l'*Encyclopédie*.

La publication de cette œuvre immense avait fait à Diderot une haute position. Les jésuites se montrèrent infatigables dans leurs attaques, qui, d'ailleurs, ne parvenaient pas à troubler sa sérénité. Palissot venait de faire jouer sa pièce sur les *Philosophes*, dans laquelle Diderot était spécialement ridiculisé sous le nom de Dortidius. Pour riposter vigoureusement à ces attaques, il fut question d'introduire Diderot à l'Académie. Voltaire, surtout, déploya en cette circonstance un zèle extrême. « Il faut mettre Diderot de l'Académie, écrivait-il à d'Alembert; c'est la plus belle vengeance qu'on puisse tirer de la pièce contre les philosophes. L'Académie est indignée contre Lefranc de Pompignan : elle lui donnera avec plaisir ce soufflet à tour de bras. Je ferai un feu de joie lorsque Diderot sera nommé, et je l'allumerai avec le réquisitoire de Joly de Fleury contre l'*Encyclopédie* et avec le factum déclamatoire de Lefranc. » L'entrée de Diderot à l'Académie devint la grande préoccupation de Voltaire; il en écrivit à tout le monde, faisant ressortir avec insistance l'importance de la manifestation qu'il y avait à faire pour cette élection. « Vous aurez l'honneur d'avoir fait cesser la persécution, écrivait-il à Duclos, d'avoir vengé la littérature, et d'avoir assuré le repos d'un des plus estimables hommes du monde, qui, sans doute, est votre ami. » Et il écrit à madame d'Epinay : « Diderot n'a qu'une chose à faire, mais il faut qu'il la fasse : c'est de chercher à séduire quelque illustre sot ou sotte, quelque fanatique, sans avoir d'autre but que de lui plaire. Il a trois mois pour adoucir les dévots; c'est plus qu'il n'en faut. Qu'on l'introduise chez madame... ou madame... ou madame... lundi; qu'il prie Dieu avec elle mardi; qu'il couche avec elle mercredi; et puis il entrera à l'Académie tant qu'il voudra. et quand il voudra. Comptez qu'on est très-bien disposé à l'Académie. Qu'il ait seulement une dévote dans sa manche ou ail